



**HAL**  
open science

# L'arithmétique politique à l'heure franco-anglaise : Philip et Charles Stanhope, Joseph Priestley, Richard Price et James Keir correspondants de Condorcet

Emmanuelle de Champs

## ► To cite this version:

Emmanuelle de Champs. L'arithmétique politique à l'heure franco-anglaise : Philip et Charles Stanhope, Joseph Priestley, Richard Price et James Keir correspondants de Condorcet. Rieucou, Nicolas; Gilain, Christian; Bret, Patrice; Bustarret, Claire. Le réseau international savant de Condorcet. Correspondance et documents inédits (1768-1792), Centre international d'étude du XVIIIe siècle, A paraître. halshs-03626314

**HAL Id: halshs-03626314**

**<https://shs.hal.science/halshs-03626314>**

Submitted on 31 Mar 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## L'arithmétique politique à l'heure franco-anglaise : Philip et Charles Stanhope, Joseph Priestley, Richard Price et James Keir correspondants de Condorcet

Emmanuelle de Champs (CY Cergy Paris Université, laboratoire Agora)<sup>1</sup>

Le corpus connu de la correspondance de Condorcet avec ses contemporains britanniques est relativement restreint, notamment en comparaison de ses échanges épistolaires avec l'Amérique du Nord étudiés par M. Albertone dans ce volume et ailleurs<sup>2</sup>. Cet article est consacré aux lettres de teneur politique échangées entre Condorcet et cinq membres de la Royal Society : Richard Price (1723-1791), Joseph Priestley (1733-1804), Philip Stanhope (1714-1786), son fils Charles Stanhope (1753-1816) et James Keir (1735-1820)<sup>3</sup>. Ces lettres offrent un aperçu des échanges entre Condorcet et des correspondants qui mènent de front engagement dans les affaires politiques et recherches scientifiques. Quant aux lettres plus proprement scientifiques, elles sont étudiées par Peter Jones dans un chapitre séparé dans ce volume (voir *infra*, p. 000).

Les lettres qui ont survécu ne sauraient pourtant suffire à dresser un tableau exhaustif des échanges politiques entre Condorcet et la Grande-Bretagne. D'une part, si ces lettres font parfois allusion aux événements d'outre-Manche, c'est plutôt dans ses ouvrages publiés que Condorcet mène son analyse de la constitution britannique. Mais surtout, il est remarquable qu'aucune lettre entre Condorcet et Thomas Paine (1737-1809) ne nous soit parvenue alors que Paine est certainement l'Anglais avec lequel il collabore le plus étroitement sur le plan politique.

Avec sept lettres retrouvées couvrant la période 1776-1792, la famille Stanhope s'impose comme le contact principal de Condorcet outre-Manche. Ces échanges s'appuient sur une réelle amitié qui se double aussi d'une concordance dans les objectifs politiques. Seule une lettre de Price à Condorcet, à l'occasion de l'envoi d'un livre en 1786, nous est parvenue. Trois lettres entre Priestley et Condorcet ont été retrouvées, elles marquent deux brefs contacts épistolaires. Le premier, en 1784, a lieu à l'occasion de l'élection de Priestley comme associé étranger de l'Académie des sciences, les autres sont relatives aux émeutes de Birmingham dont Priestley a été la victime en juillet 1791 en raison de son soutien à la Révolution. Enfin, une lettre est envoyée à Condorcet en novembre 1792 par James Keir, un proche de Priestley et comme lui membre de la *Lunar Society*. Elle accompagne un projet de constitution soumis à la Convention nationale qui n'a pas été retrouvé.

---

<sup>1</sup> Je remercie l'équipe de l'Inventaire Condorcet ainsi que Rémy Duthille de leur relecture attentive et de leurs conseils.

<sup>2</sup> Voir M. Albertone (2014a), ainsi que son article dans cet ouvrage (*infra ou supra*, p. 000). Le corpus épistolaire étudié ici est restreint aux correspondants résidant et écrivant en Angleterre. Signalons que Priestley émigre aux États-Unis en 1794.

<sup>3</sup> Pour des éléments biographiques sur chacun de ces auteurs, voir leurs notices dans le *Oxford Dictionary of National Biography*, respectivement par D. O. Thomas (2005), G. M. Ditchfield (2008), B. M. D. Smith (2013) et R. E. Schofield (2013). À la mort de son père en 1786, Charles devient le troisième comte Stanhope. Avant cette date, il est connu sous le nom de Lord Mahon. Ils sont tous les deux désignés sous le nom de famille Stanhope dans ce chapitre et distingués par leur prénom.

Price, Priestley, Stanhope et Keir sont membres de la Royal Society. Price et Philip Stanhope y ont été distingués pour ses travaux mathématiques, Priestley et Keir pour leurs découvertes en chimie et Charles Stanhope pour diverses inventions techniques<sup>4</sup>. Au moment où se développe une culture scientifique partagée, élan scientifique et volonté progressiste se combinent dans la recherche de méthodes et d'outils qui doivent servir à la réforme de la société. Depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, c'est dans un dialogue constant entre la France et la Grande-Bretagne – dont les traces des échanges avec Condorcet ne constituent évidemment qu'une infime partie – que se façonne une culture qui donne naissance à l'économie politique diffusée en langue anglaise par les écrits d'Adam Smith, et en France au sein des cercles physocratiques dont Condorcet est familier. L'analyse de cette correspondance fragmentaire ne peut suffire à caractériser des positions complexes qui portent sur l'économie, les finances ou plus largement la construction scientifique des questions politiques mais elle les replace dans un réseau social et politique spécifique.

Ce groupe de correspondants est particulièrement homogène. Price, Priestley, Keir et Stanhope fréquentent les mêmes cercles scientifiques et politiques en Angleterre pendant le dernier quart du siècle. Ils se connaissent personnellement et correspondent entre eux<sup>5</sup>. Ainsi, on s'attachera tout d'abord à reconstituer les réseaux sociaux, politiques et intellectuels que révèlent les traces qui nous sont parvenues de ces échanges. Contrairement aux lettres écrites dans le contexte institutionnel de l'Académie des sciences, celles qui sont étudiées ici dessinent les contours d'une faction spécifique du whiggisme britannique de l'époque, celle de Lord Shelburne. Sans partager exactement les mêmes idées politiques, les correspondants de Condorcet ont en commun une analyse critique de la constitution anglaise et un cosmopolitisme qui donneront lieu, après 1789, à des prises de positions en faveur de la Révolution française. On examinera ensuite la préoccupation que Price, Priestley et Stanhope partagent avec Condorcet de contribuer au développement d'une science du gouvernement qu'on peut désigner par le terme générique d'« arithmétique politique ». Enfin, la dernière section se concentrera sur les années 1789 et 1792, alors que l'évolution de la situation politique en France et celle des prises de position publiques de Condorcet infléchissent ou transforment la teneur des échanges épistolaires avec ses correspondants d'outre-Manche.

## 1. Sociabilité, science et politique

Les lettres de ce corpus s'inscrivent dans un réseau plus large qu'on peut reconstruire partiellement grâce aux noms de connaissances communes mentionnés dans les lettres ou en s'intéressant aux objets et paquets qui transitent entre les correspondants.

La famille Stanhope, installée à Genève de 1764 à 1774, est un maillon important dans la structuration de ces échanges sociaux et épistolaires entre les deux rives de la Manche. Les familles Stanhope et La Rochefoucauld ont fait connaissance dans l'entourage de Le Sage<sup>6</sup>. Condorcet, lui aussi familier de la famille La Rochefoucauld, renvoie à ces fréquentations communes dans une lettre à Philip Stanhope écrite du château de La Roche-Guyon le 6

---

<sup>4</sup> L'élection de Priestley en tant qu'associé étranger est confirmée par le plumitif pour le 21 février 1784 (voir édition électronique). Priestley le remercie le 16 mai (voir IDC 523, document 11).

<sup>5</sup> Voir les lettres publiées notamment dans G. Stanhope & G. P. Gooch (1914), R. E. Schofield (1966), W. B. Peach & D. O. Thomas (1983-1994).

<sup>6</sup> Voir J. D. Candaux (2008), ainsi que l'article de H. Chabot dans ce volume (*infra ou supra*, p. 000).

octobre 1776 : « *M.<sup>e</sup> la duchesse d'Enville chez qui je suis dans ce moment et qui ne se rapele jamais sans plaisir le tems qu'elle a passé à Geneve avec vous me charge de vous parler de son amitié, et de ses regrets d'avoir perdu une société qui était si bien au ton de son ame.* » (IDC 125, document 1). La duchesse d'Enville notamment a soutenu en 1768 la campagne de Philip Stanhope auprès de l'Académie de Genève, mobilisant pour cela l'appui de Malesherbes et de Trudaine<sup>7</sup>.

Les Stanhope quittent la Suisse en 1774 et s'arrêtent quelque temps à Paris avant de rejoindre Londres. Comme en atteste une lettre d'Adam Ferguson (pensionné par Philip Stanhope) à Adam Smith, ils sont reçus à nouveau chez la duchesse d'Enville<sup>8</sup>. Condorcet fait alors probablement leur connaissance. Douze ans plus tard, il se souviendra des premiers moments de son amitié avec Charles Stanhope : « *lorsque j'ai eu l'honneur de vous voir à Paris encore très jeune, j'ai conçu de vous de grandes esperances,* » (IDC 128, document 4). Pendant la Révolution, lorsque ce dernier se trouvera attaqué en raison de ses sympathies républicaines, Condorcet rédigera un portrait élogieux de Philip et de Charles Stanhope (IDM 239, Document 16).

Peu de temps après son retour à Londres, Charles Stanhope, poursuivant ses « recherches sur le moyen de rendre les édifices incombustibles, ses travaux sur l'électricité »<sup>9</sup>, se rapproche politiquement de Lord Shelburne (1737-1805)<sup>10</sup>, alors l'une des figures majeures de la faction whig et soutien de Lord Chatham au Parlement. La francophilie de Shelburne se révèle dans la riche correspondance qu'il échange pendant plusieurs décennies avec l'abbé Morellet<sup>11</sup>. Ministre, aristocrate et homme de pouvoir, il choisit les causes et les individus auxquels il décide d'apporter aide financière et politique. Ainsi, sans que ses proches ou ses dépendants se situent sur ligne unique on peut dire que l'aristocrate crée autour de lui des conditions favorables à l'échange d'idées réformistes et aux rencontres. Un contemporain décrit ainsi le salon de Shelburne House, à Londres, au début des années 1780 :

*There, while Dunning and Barré met to settle their plan of action, as Members of Parliament on the Opposition Bench in the House of Commons; Jackson, who likewise sat in the same assembly, for New Romney, [...] furnished every species of legal or general knowledge. Dr Price and Mr Baring produced financial plans, or made arithmetical calculations, meant to controvert and overturn, or to expose those of the first Lord of the Treasury : while Dr Priestley [...] prosecuted, in the midst of London, his philosophical and chemical researches<sup>12</sup>.*

Outre son intérêt pour les sciences et les innovations techniques souligné dans cet extrait, Shelburne encourage les travaux d'entrepreneurs comme Boulton et Watt avec lesquels Keir est associé entre 1775 et 1781. Il occupe une place spécifique dans le paysage

---

<sup>7</sup> *La duchesse d'Enville à Lesage*, 15 novembre 1768, dans M. Crogiez-Labarthe (2016, p. 76-78). Voir aussi D. Vaugelade (2001, p. 248- 249).

<sup>8</sup> *Adam Ferguson à Adam Smith*, 1<sup>er</sup> juin 1774, dans V. Merolle (1995, t. I, p. 110-111).

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> William Petty Fitzmaurice, deuxième comte de Shelburne, puis premier marquis de Lansdowne après décembre 1784 – dans cet article, il est désigné sous le nom de Shelburne quelle que soit la période.

<sup>11</sup> A. Morellet (1991, p. xxxix), D. Medlin & A. P. Shy (2007).

<sup>12</sup> N. Wraxall, *Historical recollections of my own life*, cité par L. E. Klein (2012, p. 675) John Dunning, premier baron Ashburton (1731-1783), Richard Jackson (1721?-1787), Isaac Barré (1726-1802), et Francis Baring (1740-1810) sont députés aux Communes et appartiennent à la coterie de Shelburne.

politique britannique et au sein de la faction whig pendant les décennies 1770 et 1780. Ses sympathies avec le milieu radical, c'est-à-dire partisan d'une réforme de la représentation à la Chambre des Communes, dont Price et Priestley sont des figures majeures, sont connues. Correspondant régulier de Price, il fait de Priestley son bibliothécaire à partir de 1772 (ils voyagent ensemble à Paris deux ans plus tard<sup>13</sup>). Price et Priestley prennent parti en faveur de John Wilkes qui mène l'agitation politique à Westminster dans les années 1770<sup>14</sup>. Lui-même partisan de Wilkes, Charles Stanhope est élu aux Communes dans une circonscription contrôlée par Shelburne en 1780<sup>15</sup>. Au Parlement, les deux hommes s'engagent pour la « réforme de l'économie » (*economical reform*), c'est-à-dire celle des finances publiques, un combat corrélé à la réforme des institutions et à la lutte contre la corruption<sup>16</sup>.

Shelburne et plusieurs de ses proches critiquent dès 1776 la réaction britannique aux demandes d'indépendance américaines et font pression pour accorder plus d'autonomie à l'ancienne colonie. Price publie en 1776 *Observations on the Nature of Civil Liberty, the Principles of Government, and the Justice and Policy of the War with America*<sup>17</sup>. Après six ans de guerre, Shelburne est choisi par le roi comme Premier ministre en 1782 et négocie les traités de Paris et de Versailles. Il quitte le ministère après huit mois seulement, sanctionné par le Parlement pour les termes du traité qui sont considérés comme trop favorables à l'ancienne colonie<sup>18</sup>. L'engagement dans la diplomatie atlantique rapproche socialement, politiquement et intellectuellement le groupe de Shelburne des cercles physiocratiques français et des salons comme ceux de la duchesse d'Enville. La présence de Franklin et de Jefferson à Paris au moment de la Révolution américaine consolide ces affinités sociales et politiques. La correspondance de Price, par exemple, indique que ses échanges avec la famille La Rochefoucauld passent par Franklin<sup>19</sup>. Au milieu des années 1780, c'est par le biais du comte de Sarsfield (1718-1789), officier français proche de Franklin, Jefferson et Adams que Condorcet et Price échangent des ouvrages (IDC 2543, document 10)<sup>20</sup>.

Comme la famille Stanhope, Shelburne s'intéresse aux affaires genevoises<sup>21</sup>. Il suit de près les événements de 1782 qui conduisent à l'exil forcé des représentants après l'échec de leur tentative de prendre le pouvoir sur la faction aristocratique. En 1782, Charles Stanhope fait appel à Shelburne – alors premier ministre – pour proposer la création en Irlande d'une « Nouvelle Genève » protestante destinée à accueillir les exilés genevois et notamment l'un

---

<sup>13</sup> J. Priestley (1831, t. I, p. 255-256).

<sup>14</sup> J. Norris (1963, p. 82 et suivantes), F. O'Gorman (2011, p. 128- 129).

<sup>15</sup> R. Whatmore (2017, p. 411).

<sup>16</sup> E. A. Reitan (2007).

<sup>17</sup> R. Price (1776a et 1776b).

<sup>18</sup> L'Anglo-Américain Benjamin Vaughan est l'une des chevilles ouvrières de la diplomatie américaine de Shelburne. Il fait partie des correspondants mentionnés par M. Albertone (2014b, p. 199- 240). Ses échanges avec Condorcet feront l'objet d'une étude distincte.

<sup>19</sup> Le duc de La Rochefoucauld écrit de Versailles à Price en 1780 pour le remercier pour les livres qu'il lui a faits passer par Franklin, voir aussi *Le duc de La Rochefoucauld à R. Price*, 2 décembre 1789, dans D. O. Thomas (1994, t. III, p. 249 et 259-260). Cinq autres lettres entre Price et le duc de la Rochefoucauld sont publiées par R. Duthille (2011) qui les attribue de façon erronée au duc de Liancourt.

<sup>20</sup> R. Price à Lord Shelburne, 2 juin 1785 : « Count Sarsfield did me the honour to call upon me last week. He brought me a present from the Marquis de Condorcet of a Quarto volume which he has just publish'd entitled an Essay on the application of Algebra to the probability of decisions by a plurality of voices. It seems a learned work full of analytical deductions. », dans D. O. Thomas (1991, t. II, 280).

<sup>21</sup> Voir J. D. Candaux (*infra ou supra*, p. 000).

de ses chefs de file François d'Ivernois<sup>22</sup>. Malgré l'échec de cette entreprise, Shelburne reste attentif à la situation des Genevois et poursuit son soutien financier, par exemple en offrant à Étienne Dumont, lui aussi proscrit, le poste de précepteur de son fils en 1786. Ce lien avec Genève éclaire plusieurs aspects de la diplomatie informelle menée par Shelburne et Stanhope dans les années 1780 et 1790<sup>23</sup>.

La fin de la décennie 1780 voit l'influence de Shelburne décliner. Avant la Révolution française, le dernier grand combat qui lie les correspondants britanniques de Condorcet est celui de l'émancipation politique des non-conformistes. Jusqu'en 1790, ils font campagne au Parlement et en-dehors en faveur de la révocation des *Test Acts*, emblème des discriminations politiques qui pèsent sur les protestants non-anglicans<sup>24</sup>. Condorcet y fait allusion dans le texte qu'il rédige au début des années 1790 pour la défense de Stanhope :

*La révocation des lois d'intolérance contre ceux qui n'ont ni le bonheur de croire aux 39 articles, ni l'âme assez forte pour se [forcer à ?] un peu de parjure est l'objet d'une motion qu'il renouvelle chaque année, bien convaincu que la [vérité ?] finit toujours par avoir raison.*<sup>25</sup>

En février 1790, un caricaturiste représente Priestley, Price et Stanhope ensemble parmi les pourfendeurs des *Test Acts*<sup>26</sup>. L'échec de cette tentative marque aussi leur marginalisation croissante dans la vie politique britannique, sur fond de crise de la faction whig qui se divisera peu après au sujet de la Révolution française.

Ce réseau politique, social et amical, autant que scientifique, éclaire le contexte dans lequel s'inscrivent les échanges entre Condorcet, les Stanhope, Price, Priestley et, plus tard, Keir. Il permet très certainement d'éclairer la position de Condorcet à l'égard des institutions britanniques et l'opinion peu flatteuse qu'il en a, notamment à l'aune de la jeune république américaine. Dans une lettre à Brissot, en 1784, il se montre très critique vis-à-vis des institutions : bien qu'il note que tous les citoyens jouissent en Grande-Bretagne de la « *liberté politique* » qu'il définit comme « *le droit ne n'obéir qu'à des lois à la formation desquel[le]s on a concuru par soi même ou par ses representans, et celui de fixer non seulement la forme mais la quotité de l'impot [...]* », Condorcet met surtout l'accent sur les limites et les incohérences des institutions britanniques. La liberté civile dont jouissent les Anglais est mise à mal par

*les vexations odieuses et ridicules exercées dans la manière de lever les impôts, les entraves mises au commerce et a l'industrie les prohibition[s] ou les droits enormes mis sur certaines marchandise[s], les lois tyranniques contre les artisans, celle sur l'observation du dimanche, l'usage de la presse, les emprisonnemens pour dettes, le peu de proportion des délits aux peines [...]* la

---

<sup>22</sup> R. Whatmore (2017).

<sup>23</sup> E. de Champs (2017).

<sup>24</sup> A. Goodwin (1979, p. 72- 74).

<sup>25</sup> Bibliothèque de l'Institut, MS 863, 31, f. 283-284.

<sup>26</sup> James Seyers, « The repeal of the Test Acts – a vision », 16 février 1790, National Portrait Gallery, Londres, catalogue D12254.

*tolérance est une branche de la liberté civile et on n'en jouit point en Angleterre*<sup>27</sup>.

Ces appréciations sévères sont reprises notamment dans la *Vie de Turgot*, publiée en 1786<sup>28</sup>. Shelburne est à l'initiative de la traduction anglaise de ce volume – traduction réalisée sans doute par Benjamin Vaughan<sup>29</sup>. S'il faut en croire l'abbé Morellet, l'ancien ministre porte un jugement sévère sur l'analyse que fait Condorcet. « *Quant à ce que vous me dites des idées fausses de M. Condorcet sur votre gouvernement* », écrit Morellet à Shelburne « *j'en ai jugé de même. Avez-vous rien lu de plus faussement métaphysique que ce qu'il dit de votre jugement des jurés et de votre représentation, imparfaite sans doute, mais dont il ne saisit pas les véritables défauts ?* »<sup>30</sup>

Condorcet est plus proche politiquement de la frange la plus radicale du cercle de Shelburne, à laquelle appartiennent Price, Priestley et Stanhope. Par exemple, écrivant à Stanhope en 1786, il déplore l'échec du projet de loi qui vient d'être présenté par Pitt<sup>31</sup> (et soutenu par Stanhope) et qui aurait donné lieu à une importante réforme de la représentation parlementaire :

*J'ai une véritable douleur, toutes les fois que je vois votre motion rejetée. Quoique l'esprit public vous défende encore, quoique la loi d'habeas corpus, votre procédure pour*<sup>32</sup> *jurés, et la liberté de la presse tiennent trop au cœur et dans la tête de tous les anglais pour qu'on n'ose y toucher ; cependant cette longue corruption du Parlement doit finir par avoir des effets funestes.* (IDC 128, document 4).

Il compare ensuite l'état de la tolérance religieuse en France et en Angleterre : « *Nous espérons avoir bientôt un peu de tolérance pour les protestans, et presque autant que vous en avez pour les Catholiques.* » Pourtant, s'il n'y a pas en Angleterre de persécutions comparables aux affaires Calas ou Sirven, l'exemple semble assez mal choisi, car les Catholiques britanniques restent à l'époque sous le coup non seulement des *Test Acts*, mais aussi des lois pénales qui les privent de lieux de culte et leur refusent la liberté d'enseigner. Condorcet reste assez éloigné des réalités politiques anglaises, s'intéressant bien davantage à

---

<sup>27</sup> *Condorcet à Brissot*, IDC 2245, publiée dans Jacques De Cock, *Marat avant 1789*, Lyon, Fantasmagories éditions, p. 375-377. Réf à reprendre par Nicolas.

<sup>28</sup> « On doit être effrayé sans doute lorsqu'on voit dans l'Europe entière les hommes assujettis à une foule de lois civiles et politiques qu'ils ne peuvent entendre. L'Angleterre n'est pas exceptée du malheur général. 1. dans les lois criminelles tout ce qui ne tient pas à la procédure est presque aussi embarrassé, aussi obscur que chez les autres peuples. 2. ses lois civiles sont un chef d'œuvre de subtilité juriste, et prouvent combien est défectueuse cette constitution si vantée qui n'a même pas songé à réformer cet abus. 3. sa législation du commerce, des manufactures, des finances, ne le cède ni en complication ni en déraison à celle d'aucun peuple connu. 4. sa législation politique n'est pas même exempte de ce défaut, & la dernière querelle sur la légitimité de l'élection de Westminster [la courte majorité obtenue par Fox avait été contestée par les partisans de Pitt, occasionnant des troubles], c'est à dire sur la question la plus importante pour la liberté du peuple, en est une preuve sensible. » *Œuvres de Condorcet* (1847, t. V, p. 205-206). L'analyse de Condorcet doit être rapprochée de celle de Turgot voir *Anne-Robert Jacques Turgot à Richard Price*, 22 mars 1778, dans D. O. Thomas (1991, t. II, p. 3-9).

<sup>29</sup> *The Life of M. Turgot, comptroller general of the finances of France in the years 1774, 1775 and 1775, written by the Marquis de Condorcet, of the French Academy of Sciences: and translated from the French* (1787).

<sup>30</sup> A. Morellet (1994, p. 26).

<sup>31</sup> La longue carrière publique de Pitt est marquée par plusieurs revirements politiques : après 1789, il s'opposera sans relâche aux radicaux britanniques. Voir E. Dziembowski (2006).

<sup>32</sup> Lire « par ».

la jeune Amérique, mais il s'attache à suivre les événements qui concernent directement ses correspondants.

## 2. Arithmétique et économie politique

La décennie 1780 est celle où l'influence de Shelburne culmine dans la vie politique britannique et c'est également le moment où se précise dans son entourage un programme spécifique. Des travaux récents ont souligné la richesse du débat méthodologique depuis les débuts de l'arithmétique politique de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'aux enquêtes statistiques au tournant du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>33</sup>. Sur le plan politique, les décisions des deux Chambres s'appuient de plus en plus sur des raisonnements mathématiques et sur des enquêtes empiriques. La correspondance connue de Condorcet avec ses contemporains britanniques n'est pas le lieu d'une confrontation méthodologique sur ces questions mais on y trouve de nombreuses références, que ce soit par l'échange d'ouvrages ou des discussions autour d'intérêts communs. C'est un leitmotiv des lettres de Condorcet aux Stanhope que de se réclamer d'une communauté de pensée et de faire le lien entre posture scientifique et politique. En 1776, il félicite Philip Stanhope pour l'invention d'une « *nouvelle machine arithmétique* » (IDC 125, document 1) et poursuit :

*J'ai appris avec plaisir que ni les soins d'un pere de famille, ni l'interet qu'il prend aux malheurs de son pays n'avaient diminué [votre] gout pour les sciences. C'est une consolation devenue necessaire en Europe à quiconque a reçu un esprit actif et une ame forte. S'il est bien décidé que tous les efforts des gens de bien contre les maladies morales de l'humanité seront à jamais inutiles dans cette partie du monde ; il reste à y soulager les maux Phisiques, et il n'y a point de decouverte dans les sciences naturelles qui en detruisant une erreur ne guerisse de quelque mal.*

Condorcet ne ménage pas ses compliments, tout comme lorsqu'il écrit à son fils dix ans plus tard Charles le bien qu'il pense « *[d]es hommes qui comme [lui] joignent au zele patriotique, des lumieres en politique et l'étude des sciences exactes* » (IDC 127, document 3). Par ce thème récurrent, Condorcet dessine les contours d'un idéal partagé, établi comme un préalable à l'échange d'idées scientifiques et politiques. On retrouve cette proximité dans ses échanges avec Price et Priestley. Condorcet connaît bien leurs travaux et les cite aux côtés de Turgot comme « les premiers et les plus illustres apôtres » de la doctrine de la perfectibilité indéfinie<sup>34</sup>. Il décrit Price comme faisant partie « du petit nombre de ceux qui unissent des connaissances mathématiques à celles d'économie publique et en ont fait des applications utiles »<sup>35</sup>.

La réflexion sur les outils et les méthodes de l'arithmétique politique est conduite notamment dans le cercle de Shelburne, qui est lui-même un descendant direct de William Petty (sa grand-mère paternelle est la dernière fille de Petty) et qui conserve ses archives dans sa bibliothèque du château de Bowood. Price est l'une des figures majeures de ce débat. Ses échanges avec Turgot, d'abord, et Condorcet ensuite permettent de comprendre comment le dialogue épistolaire conduit à préciser sa position théorique. En 1780, Price publie *An Essay*

<sup>33</sup> J. Hoppit (1996, p. 520- 527), Innes (2009).

<sup>34</sup> Condorcet (2004, p. 393). Les sources probables de Condorcet sont détaillées dans les notes éditoriales.

<sup>35</sup> Bibliothèque de l'Institut, MS 863, 31, f. 283-284.



*on the Population of England*<sup>36</sup> où il établit une méthode pour extrapoler à l'échelle nationale les résultats des décomptes de population menés localement. Ces travaux sont directement mis à profit par l'*Equitable society for the assurance of lives* (fondée à Londres en 1762)<sup>37</sup>. En 1780, il fait passer par Franklin un exemplaire de son livre à Turgot. Tout louant son travail, l'ancien ministre se montre sceptique dans sa réponse sur l'application pratique de ces calculs à l'art du gouvernement, une critique assez proche de celle qu'il adresse aux physiocrates :

*je ne suis pas au reste éloigné de penser que cette science approfondie seroit plus interessante pour les philosophes qu'importante pour les politiques, dont les operations seroient beaucoup mieux dirigées par les principes très simples d'une legislation fondée sur la seule justice, que par les resultats de faits assés incertains et qui fussent-ils connus avec precision, seroient toujours le produit très compliqué d'une foule de causes, les unes entierement ignorées les autres malconnues. je suis bien loin malgré cela de ne pas sentir combien vos recherches ont de prix, je veux seulement dire que les gouvernemens ont des chemins plus courts pour parvenir a rendre les nations heureuses et riches en veritables richesses, et aussi riches en argent, aussi puissantes et aussi nombreuses qu'elles doivent l'etre à raison de leur territoire, pour etre heureuses et vraiment riches.*<sup>38</sup>

La prudence de Turgot sur la façon dont un gouvernement peut véritablement tirer parti des statistiques, mêmes établies sur de solides fondements mathématiques, marque l'une des lignes de rupture qui traversent les débats de l'époque. En témoigne aussi la position de Diderot dans l'article « Arithmétique politique » de l'*Encyclopédie*. Pour lui, « [o]n conçoit aisément que ces découvertes & beaucoup d'autres de la même nature, étant acquises par des calculs fondés sur quelques expériences bien constatées, un ministre habile en tireroit une foule de conséquences pour la perfection de l'agriculture, pour le commerce, tant intérieur qu'extérieur, pour les colonies, pour le cours & l'emploi de l'argent, &c. », mais il ne donne aucune indication précise sur la méthode qui pourrait être employée, laissant ainsi planer le doute sur les possibilités de réaliser effectivement un tel programme<sup>39</sup>. En choisissant la justice plutôt que le calcul et les probabilités, Turgot adopte une posture spécifique sur les principes et les méthodes qui doivent guider la décision politique.

La position de Condorcet est différente, comme on peut le voir dans sa propre correspondance avec Price. Tenant à se démarquer de l'arithmétique politique telle qu'elle est pratiquée par Petty, il développe une véritable théorie de « l'application du calcul aux sciences politiques et morale »<sup>40</sup>. Comme Price lui-même, il considère que des données chiffrées sur la population, le commerce et les impôts sont indispensables au travail du législateur qui, à l'aide de calculs de probabilités, pourra ensuite en tirer des enseignements clairs pour l'avenir. Les échanges épistolaires étudiés ici montrent comment se construit une culture commune et vivante de la façon dont les sciences, au premier plan desquelles les mathématiques, peuvent servir au gouvernement.

---

<sup>36</sup> R. Price (1780).

<sup>37</sup> J. Hoppit (1996, p. 529), J. Innes (2009, p. 150).

<sup>38</sup> *Anne Robert Jacques Turgot à Richard Price*, 22 août 1780, dans D. O. Thomas (1991, t. II, p. 68–69). Sur Turgot et la physiocratie, voir C. Morilhat (1988, p. 75–78).

<sup>39</sup> D. Diderot, article « Arithmétique politique », D. Diderot & J. D'Alembert (1751, t. I, p. 678b–680a).

<sup>40</sup> Pour une synthèse des écrits de Condorcet en la matière, voir B. Bru et P. Crépel (1994, p. 3–10). Au sujet du projet de Mathématique sociale de Condorcet, voir N. Rieucan (2005) et surtout P. Crépel et N. Rieucan (2005).

La circulation d'ouvrages est l'un des vecteurs les plus clairs de ces échanges. En 1776, Philip Stanhope envoie à Condorcet l'édition posthume qu'il vient de faire paraître des œuvres du mathématicien Robert Simson (IDC 126, document 2)<sup>41</sup>. Dix ans plus tard, en 1786, Condorcet remercie Price de lui avoir fait parvenir un ouvrage de John Acland. Il s'agit de *A Plan for rendering the poor independent of public contributions: founded on the Basis of the Friendly Societies, commonly called Clubs*<sup>42</sup>. L'éloge qu'en fait le Français ne laisse pas de doute: « [L'auteur] a trouvé », écrit-il « le moyen de rendre les jeux de hasard utiles et de concilier la personnalité avec les sentiments de père de famille. » Condorcet poursuit : « L'arithmétique politique est encore bien loin d'avoir fait tous les progrès dont cet art est susceptible, je la crois de toute les sciences la plus utile et celle dont il résultera le plus grand bien pour l'espèce humaine en général. » (IDC 2543, document 10).

On trouve également dans ces lettres plusieurs discussions centrées sur trois débats qui mobilisent, à plusieurs titres une approche économique – ou plus largement scientifique – de la politique : les finances publiques, la liberté du commerce et l'esclavage.

Dans la vie politique anglaise, le lien entre corruption économique et corruption politique est un thème récurrent. L'appel à une « réforme de l'économie » est repris par Shelburne à partir des années 1780 dans sa campagne politique contre Pitt<sup>43</sup>. A cette époque, Charles Stanhope met aussi son analyse du déficit de la dette nationale au service de la cause de la réforme parlementaire britannique. En 1786, il envoie à Condorcet son livre sur « l'agiotage et le monopole », c'est-à-dire ses *Observations on Mr Pitt's plan for the reduction of the national debt* qui viennent de paraître. Dans sa réponse (IDC 127, document 3), Condorcet discute l'ouvrage sur le fond et inscrit l'impôt dans une économie des peines et des plaisirs administrée par le législateur. Il y mentionne également l'idée, reprise aux Physiocrates, de remplacer les impôts existants par « des taxes directes sur le produit net des terres ». Dans sa lettre suivante (IDC 128, document 4), Condorcet critique la politique fiscale britannique et la corruption qu'elle engendre, reprenant en cela des arguments chers à ses correspondants anglais et attaque un système où « aucun particulier ne sait bien ce qu'il paye ». Il soumet à Charles Stanhope sa propre proposition, c'est-à-dire la création d'« un impôt d'une forme simple et tel que chacun sache ce qu'il paye, et qu'il n'en existe aucun autre » (IDC 128, document 4) qui constituerait un préalable à la réforme politique. Si ces mesures sont mises en œuvre, conclut-il à l'adresse de Stanhope, « vous n'aurez plus ni Tyrannie dans une monarchie, ni corruption dans une république. » Les propositions de Charles Stanhope font l'objet d'un débat au même moment dans l'entourage de Shelburne. Price se montre plus critique que Condorcet à leur égard, et remet en cause une partie des calculs de Stanhope dans une lettre qu'il lui adresse au cours de l'année 1786<sup>44</sup>.

---

<sup>41</sup> Philip Stanhope présente en personne le livre de Simson à l'Académie des Sciences lors de la séance du 16 novembre 1776 (plumitifs de l'Académie des Sciences édition Inventaire Condorcet) puis envoie également le livre à Turgot, voir *Anne Robert Jacques Turgot à Philip Stanhope*, 15 février 1777, Maidstone, Kent History and Library Centre (U1590 C472/7).

<sup>42</sup> Price avait envoyé ses remerciements à Acland pour l'envoi de son ouvrage quelques mois auparavant. *Richard Price à John Acland*, 20 novembre 1784, dans D. O. Thomas (1994, t. III, p. 84- 86).

<sup>43</sup> Les arguments élaborés par Shelburne et Price sont rappelés dans R. Whatmore (2019, p. 239- 243).

<sup>44</sup> *Richard Price au comte Stanhope*, [avril ou mai 1786], dans D. O. Thomas (1994, t. III, p. 33- 35).

Quant au second point de convergence, il s'agit de la liberté du commerce, une idée qui revient régulièrement dans les échanges entre Condorcet et les proches de Shelburne<sup>45</sup>. En septembre 1786, la signature du traité Eden Rayneval entre la France et le Royaume-Uni est l'occasion d'une correspondance renouvelée de l'académicien avec Price et Charles Stanhope. En mai, Condorcet fait transmettre une lettre à Price par l'un des négociateurs du traité : « *M. le chevalier de Pougens, qui aura l'honneur de vous remettre cette lettre est chargé de quelques négociations relatives au traité de commerce.* »<sup>46</sup> (IDC 2543, document 10) Il profite de l'occasion pour apporter son soutien aux objectifs ministériels : contribuer à la paix entre les peuples par la libéralisation du commerce entre les nations. Il résume : « *Il ne devrait pas sans doute y en avoir d'autre entre les nations que la convention de ne gêner en rien les droits de la liberté naturelle ; mais nous sommes encore loin de là et les hommes qui pensent comme nous sur cet objet sont bien clairsemés sur la surface du globe* » (IDC 2543, document 10). Cette opinion est répétée le mois suivant : la « liberté de commerce » est « le seul préservatif » contre l'agiotage (IDC 127, document 3).

Comme l'a montré Richard Whatmore, l'idée que la liberté du commerce est le préalable et la condition nécessaire à une paix durable entre les nations est l'un des piliers de la diplomatie de Shelburne<sup>47</sup>. Le diplomate attribue à sa lecture de Smith l'origine de cette conviction et la retrouve chez les physiocrates français. Dans son proche entourage, Benjamin Vaughan a joué un rôle dans la négociation du traité de commerce de 1786 et publié deux ans plus tard sous couvert d'anonymat *New and Old Principles of Trade Examined*<sup>48</sup>. Price et Priestley contribuent aussi à diffuser les arguments de la nouvelle économie politique contre le mercantilisme qui domine le système colonial britannique<sup>49</sup>. Le traité Eden Rayneval de 1786 représente pour eux un aboutissement, comme Shelburne se plaît à le rappeler à Price : « *I observe the political world is entirely occupied about the French treaty. I need not tell you that as far as it goes it is perfectly agreeable to my principles.* »<sup>50</sup> Du côté français, Morellet – dont on peut rappeler la double proximité avec les milieux physiocratiques et avec Shelburne – y voit également l'un des effets directs de l'influence conjointe des idées économiques de Turgot et de Smith dans les cercles gouvernementaux. Il n'envisage pas d'incompatibilité entre elles, au moins sur ce point. D'après cette lecture, la révolution américaine a été provoquée par les ravages du monopole imposé par le Royaume-Uni à ses colonies. Le système mercantiliste menant à la guerre, la liberté de commerce est essentielle pour maintenir la paix entre les nations<sup>51</sup>.

Enfin, à la jonction des questions politiques, diplomatiques et économiques, se situe celle de l'esclavage. Condorcet rejoint dès avril 1788 la Société des Amis des Noirs fondée

---

<sup>45</sup> R. Whatmore (2012).

<sup>46</sup> Comme l'indiquent les notes éditoriales à la version publiée de cette lettre, le chevalier de Pougens (1755-1833) fait partie de la délégation française envoyée à Londres pour préparer les termes du traité. Dans la lettre, Condorcet fait allusion à « son malheur », c'est-à-dire les séquelles laissées par la variole. *Condorcet à Richard Price*, [2] mai 1786, dans D. O. Thomas (1994, t. III, p. 28-9 et note).

<sup>47</sup> R. Whatmore (2012, p. 182- 189).

<sup>48</sup> A. J. Hamilton (2008).

<sup>49</sup> R. Whatmore (2012, p. 182- 183).

<sup>50</sup> *Le marquis de Lansdowne à Richard Price*, 22 novembre 1786, dans D. O. Thomas (1994, t. III, p. 87).

<sup>51</sup> R. Whatmore (2012, p. 184- 186). Parmi les proches de Shelburne, seul Price semble émettre quelques réserves et espérer, notamment pour l'Amérique, une intervention gouvernementale plus marquée dans les affaires commerciales. Voir R. Duthille (2017, p. 220).

par Brissot en février de la même année. La Société suit le modèle de la *Society for the Purpose of Effecting the Abolition of the Slave Trade*, créée à Londres par Thomas Clarkson l'année précédente. Si Price en est l'un des souscripteurs<sup>52</sup>, c'est sans doute Stanhope, qui s'engage le plus en apportant publiquement son soutien aux abolitionnistes à la Chambre des Lords dès le début de l'année 1789. Dans sa lettre à Stanhope datée du 18 juin 1786 (IDC 127, document 3), Condorcet affirme que la continuation de l'esclavage marque le triomphe des intérêts des puissants et du préjugé. Reprenant des arguments qu'Adam Smith partage avec la plupart des abolitionnistes de l'époque, il considère « *la servitude des nègres* » comme « *l'opprobre des nations européennes* » et un exemple cruel de la méconnaissance des mécanismes économiques qui démontrent que l'esclavage n'a pas d'« *utilité réelle* ». En 1789, Condorcet recommande à Stanhope M. Lescalier, intendant de la Guyane en ces termes: « *Vous verrez en lui un administrateur de colonies qui pense comme nous et c'est presque un phénomène car l'habitude de l'administration accoutume à regarder le droit et la morale comme des systèmes qu'il faut releguer dans les universités et dans les académies.* », écrit-il (IDC 129, document 5). En avril 1792, Stanhope prend la plume pour annoncer à Condorcet l'adoption aux Communes d'une loi en faveur de l'abolition de la traite (IDC 2919, document 8) :

*Les amis des noirs, avec MM. Fox, Pitt et Wilberforce à leur tête, ont pressé pour l'abolition immédiate, mais ils ont perdu cette motion par une majorité de 193 contre 125, et la chambre a renvoyé à un autre jour à fixer le tems de l'abolition. – Mais la grande question, que la traite sera abolie, a été remportée à une très grande majorité, 230 voix contre 85.*

Les espoirs de Stanhope seront vite déçus : si le principe de la traite est effectivement dénoncé au Parlement britannique, la clause qui rend l'abolition graduelle et le refus de la Chambre des Lords d'examiner le projet de loi pour vice de procédure l'enterrent très rapidement. Présenté à nouveau aux Communes l'année suivante, et suivi par des motions répétées de Wilberforce en 1794 (soutenues par Vaughan, alors membre du Parlement), le projet de loi n'obtiendra pas la majorité et la traite ne sera abolie dans l'Empire britannique qu'en 1807.

Dans les échanges de Condorcet avec Price, Priestley et Charles Stanhope, les considérations scientifiques sont ainsi mises au service de plusieurs causes et dessinent les contours d'une culture politique commune à la France et à l'Angleterre. Les années 1780 sont un moment important dans la structuration des programmes réformateurs en France et en Grande-Bretagne. Comme on l'a vu à propos du Traité de commerce, le cosmopolitisme est l'une des idées majeures portées par Shelburne et Stanhope, et de façon moins centrale par Priestley et Price. C'est sur cette vision implicite que se déroule la correspondance de Condorcet avec eux. Comme il l'écrit à Stanhope en 1786, « *tous les hommes ont intérêt que les états voisins soient heureux et que les françois doivent désirer que L'angleterre soit bien administrée, comme vous devez désirer que La france ait de bonnes loix.* » (IDC 127, document 3). Ainsi, il ne suffit pas d'établir la liberté de commerce, il faut également espérer

---

<sup>52</sup> Comme l'a montré A. Page (2011), ses principes font les frais de sa dépendance financière vis-à-vis des intérêts mercantilistes et coloniaux. Voir aussi R. Duthille (2017, p. 228- 229).

que les systèmes des différents pays se rapprochent d'un idéal commun<sup>53</sup>. La Révolution française vient à la fois confirmer et mettre à l'épreuve ce cosmopolitisme affirmé.

### 3) Radicaux et révolutionnaires

Le soutien apporté par Shelburne, Priestley, Price et Stanhope à la Révolution s'inscrit d'abord dans la continuité de leur diplomatie atlantique et elle va de pair avec la cause de la réforme politique en Grande-Bretagne. Jusqu'à sa mort en 1791, Price poursuit sa correspondance régulière avec Jefferson et avec le duc de la Rochefoucauld. A l'été 1789, de nombreux observateurs britanniques se rendent à Paris. Parmi eux, Basil William Douglas, Lord Daer (1763-1794), jeune aristocrate écossais et beau-frère du chimiste et géologue James Hall<sup>54</sup>. Condorcet renvoie d'ailleurs Stanhope au récit de Daer dans sa lettre du 1<sup>er</sup> août : « *Si vous avez vu Milord Daer il vous aura instruit des détails de la révolution de Paris.* » (IDC 129, document 6). Shelburne et de Priestley envoient quant à eux leurs fils respectifs à Paris<sup>55</sup>. Étienne Dumont fait des séjours réguliers à Paris où il travaille aux côtés de Mirabeau et raconte dans de longues lettres à Shelburne le déroulement des séances de l'Assemblée et les mouvements populaires parisiens<sup>56</sup>. De retour à Paris avec James Hall à l'été 1791, Daer y fréquentera les Condorcet<sup>57</sup>.

Pour Priestley, Price et leurs amis, les événements de 1789 ouvrent le deuxième acte de la révolution anglaise de 1688-1689. Price prononce le 4 novembre 1789 au banquet annuel de la *London Revolution Society* (en référence à la révolution anglaise) son *Discourse on the Love of Our Country* qui met en valeur les échos d'une révolution à l'autre. Une motion de soutien à l'Assemblée nationale est votée et c'est Stanhope, lui aussi membre de la Société, qui est chargé de la faire passer en France via le duc de La Rochefoucauld<sup>58</sup>. Attaqué par Burke dans les *Reflections on the Revolution in France* en 1790, Price reçoit le soutien direct de Priestley qui publie *Letters to the Rt. Honorable Edmund Burke* en 1791 – Stanhope avait lui déjà pris position contre Burke avant la parution des *Reflections*<sup>59</sup>, dans un pamphlet traduit en français peu après<sup>60</sup>. En France, Condorcet appuie cette campagne en publiant dans la *Gazette nationale* du 18 novembre 1790 une lettre ostensible qui loue les travaux et le caractère de Price et attaque l'inconstance politique de Burke autant que son style (IDC 2972,

---

<sup>53</sup> On peut en voir une autre manifestation dans la contribution proposée par Stanhope aux travaux en vue de l'établissement d'une unité de mesure universelle : peu après l'adoption du mètre, Condorcet lit à l'Académie une lettre de Stanhope proposant un étalon tiré de la nature. Cette lettre n'a pas été retrouvée. Voir séance du 28 mai 1791, plunitifs de l'Académie des Sciences (édition Inventaire Condorcet).

autre marque de cette volonté de rassembler la France et la Grande-Bretagne autour de valeurs communes e

<sup>54</sup> Daer arrive à Paris à l'été 1789 avec Dugald Stewart, muni d'une lettre de Price à Jefferson où il dit l'espoir qu'il place en la Révolution, voir Harris (2015, p. 69- 71 et 141). Sur James Hall, voir la notice de l'*Oxford Dictionary of National Biography*, J. Jones (2006).

<sup>55</sup> B. Harris (2015, p. 140- 141), R. E. Schofield (2004, p. 277).

<sup>56</sup> Ces lettres forment la matière d'un livre publié à Londres sous pseudonyme par E. Dumont, S. Romily et J. Scarlett, voir Groenvelt (1792).

<sup>57</sup> B. Harris (2015, p. 153). Le séjour de Hall et Daer à Paris en 1791 est retracé dans le journal de James Hall, National Library of Scotland, Papers of Sir James Hall (1761-1832). Actif dans les clubs radicaux jusqu'en 1792, Daer est emporté par la maladie en 1794.

<sup>58</sup> Voir R. Price au duc de La Rochefoucauld, 9 novembre 1789, dans R. Duthille (2011, p. 121).

<sup>59</sup> C. Stanhope (1790).

<sup>60</sup> C. Stanhope (1791).

document 17). C'est très certainement à la même période qu'il rédige le brouillon d'une défense de la famille Stanhope et de Price mentionné précédemment<sup>61</sup>. En 1790, le nom de Stanhope est en effet bien connu en France : les sociétés révolutionnaires de Cherbourg, Toulouse et Dijon n'hésitent pas à s'adresser à lui<sup>62</sup>. Quand la Société des Amis de la Constitution de Nantes envoie des représentants en Angleterre en octobre 1790, Shelburne donne un dîner en leur faveur<sup>63</sup>. Ces réseaux scientifiques, diplomatiques et politiques fournissent aux correspondants anglais de Condorcet des informations de première main sur les événements politiques français.

La Révolution est porteuse d'enjeux considérable pour des hommes qui appellent à des valeurs politiques universelles et à la paix entre les peuples. On le perçoit dans les lettres de Condorcet, par exemple lorsqu'il rappelle à Priestley le 30 juillet 1791 l'importance qu'il attache au soutien des Anglais, au moment où « [i]l se forme [...] en Europe une ligue contre la liberté générale du genre humain » (IDC 1486, document 12). Priestley dans sa réponse reprend ses termes et appelle à l'union des « *Friends of Universal Liberty* » (IDC 1362, document 14). La mise en scène de l'amitié franco-britannique se joue dans la presse, par la publication de lettres, la lecture de motions de soutien mutuel, l'envoi d'émissaires et de délégations, ainsi que par l'organisation de banquets et de commémorations. Ainsi, la correspondance révolutionnaire connue entre Condorcet, Priestley et Stanhope a survécu car elle était destinée à être reproduite dans la presse et lue publiquement. C'est le cas des deux longues lettres de Stanhope à Condorcet sur les assignats (dans laquelle Stanhope met en valeur ses propositions en matière de politique monétaire (IDC 1904 et 1903, documents 7 et 6), publiées en 1791<sup>64</sup>.

Les émeutes de Birmingham en juillet 1791 sont l'occasion d'échanges de lettres ostensibles. Le 14 juillet 1791, se tient un banquet révolutionnaire à Birmingham, lors duquel Keir porte un toast au succès de la Révolution française. Bien qu'absent à ce dîner, Priestley est une figure locale bien connue pour ses positions non-conformistes et pro-françaises. Sa maison et son laboratoire sont incendiés par des émeutiers loyalistes au nom de la défense de l'Église et du Roi d'Angleterre<sup>65</sup>. Rapporté par la presse, cet événement est rapidement connu à Paris : le *Mercure Universel* l'annonce dix jours après<sup>66</sup>. Le 27 juillet, « [l']Académie a décidé unanimement que [Condorcet] écrirai[t] une lettre en son nom à M. Priestley pour lui témoigner ses regrets sur le malheur qu'une insurrection populaire vient de lui faire éprouver. »<sup>67</sup> Cette lettre est expédiée le 30 et paraît dans *Le Moniteur Universel* le 5 août (IDC 374, document 13), vraisemblablement avant même que Priestley ne la reçoive<sup>68</sup>. Cette lettre met sur le même plan la « douleur » provoquée par « la destruction des travaux que vous [Priestley] aviez préparés pour [la science] » et l'affront fait à l'« ami de la liberté contre lequel les tyrans [ont] armé ce même peuple dont il défendait les droits ». Une traduction en circule

---

<sup>61</sup> Bibliothèque de l'Institut, MS 863, 31, f. 283-284 et MS 875, f. 366.

<sup>62</sup> G. Stanhope & G. P. Gooch (1914, p. 96).

<sup>63</sup> R. Duthille (2011, p. 134 et note).

<sup>64</sup> Dans ces lettres, Stanhope décrit des sécurités pour éviter la circulation de faux assignats. Ces arguments viennent appuyer le « ralliement de Condorcet aux assignats » au cours de l'année 1791, alors qu'il figurait jusqu'en 1790 parmi les adversaires du papier-monnaie. Voir M. Dorigny & F. Hinckler (1996).

<sup>65</sup> Pour un récit détaillé des événements, voir R. E. Schofield (2004, p. 284- 289).

<sup>66</sup> *Mercure Universel*, 24 juillet 1791, p. 1.

<sup>67</sup> Séance du 27 juillet 1791, plumitif de l'Académie des Sciences ([édition Inventaire Condorcet](#)).

<sup>68</sup> *Gazette nationale, ou Le Moniteur universel*, 5 août 1791, p. 1.

dans la presse dès le mois d'août<sup>69</sup> et elle est l'insérée dans le recueil de pièces intitulé *An Authentic Account of the Riots in Birmingham* qui paraît en décembre de la même année<sup>70</sup>. Au même moment, Keir publie sa propre version des faits, en soutien à Priestley, intitulée *A Vindication of the Revolution Dinner*<sup>71</sup>.

La réponse de Priestley à Condorcet (IDC 1362, document 14) est également ostensible. Elle est lue à deux reprises par Le Roy à la séance de l'Académie des sciences, aux séances du des 20 et 24 août 1791<sup>72</sup> et elle paraît dans la presse anglaise début septembre. Priestley explique dans une lettre à Josiah Wedgwood datée du 7 septembre 1791 qu'une mauvaise traduction a circulé avant qu'il puisse diffuser sa réponse : « *My answer to the Adress of the Academy of Sciences was first published in a very awkward garb from a double translation, but yesterday a friend of mine got it inserted as I wrote it in the Morning Chronicle.* »<sup>73</sup> Dans cette lettre, Priestley remercie largement le Français pour son soutien et met en avant le fait que les émeutiers ne représentent pas la nation anglaise :

*The English nation, in general, respect the French; and though too many of them are, at present, under a temporary delusion, will vie with you in everything truly liberal, in whatever can contribute to the honour and happiness of the country at home, and to its living in peace and good-will with all its neighbours, and especially with yourselves, whose exertions in favour of universal liberty, and universal peace, will forever endear you to us.*

Priestley quitte Birmingham à la suite des émeutes. En février 1792 paraît à Londres la deuxième partie des *Rights of Man* de Paine<sup>74</sup>. La polarisation de l'opinion publique britannique à propos de la Révolution française s'intensifie. Stanhope quitte la *London Revolution Society*, officiellement pour des raisons de procédure, mais dans un climat où son statut d'aristocrate et de pair du royaume est contesté au sein de la société. Celle-ci s'étirole peu après, dépassée par la *Society for Constitutional Information*, plus républicaine<sup>75</sup>.

L'année 1792 est la dernière pour laquelle subsistent les échanges entre Condorcet et Stanhope, et elle témoigne de la difficulté qu'il y a à maintenir des contacts épistolaires lors de cette période où la menace de la guerre entre les deux pays ne fait que croître et où toute correspondance directe est dangereuse. C'est là aussi que les divisions les plus franches apparaissent entre les modérés, autour de Stanhope et de Shelburne et ceux qui ne cachent pas leurs sympathies républicaines comme Priestley, Keir et Vaughan. C'est peut-être principalement sur la question de l'universalité des principes de la Révolution qu'achoppent les discussions politiques. Le 25 janvier 1792, dans l'espoir d'éviter la guerre avec le Royaume-Uni, Condorcet prononce à l'Assemblée un discours qui invite les

---

<sup>69</sup> J. Priestley (1791). Voir aussi *The European Magazine and London Review*, t. 20, août 1791, p. 85-66.

<sup>70</sup> Cette lettre circule largement dans les cercles radicaux, par exemple Thomas Rodney écrit le 24 octobre à un correspondant inconnu : « It was the pleasure I felt at reading a letter from M. Condorcet, Secretary to the Academy of Sciences at Paris, to Doct<sup>r</sup> Priestley that induced these sentiments, and least you should not have read it I herewith send you the paper. » (Wilmington, Delaware Historical Society / Rodney Collection carton 10 dossier 8).

<sup>71</sup> *Dr. Priestley's letter to the inhabitants of Birmingham: Mr. Keir's Vindication of the Revolution Dinner: and Mr. Russell's Account of Proceedings Relating to it, with the Toasts, &c.* (1791).

<sup>72</sup> Séance du 20 août 1791, plumitif de l'Académie des Sciences (édition Inventaire Condorcet)

<sup>73</sup> J. Priestley à J. Wedgwood, 7 septembre 1791, dans R. E. Schofield (1966, p. 261). Voir *The Morning Chronicle*, 6 septembre 1791. La traduction non autorisée à laquelle Priestley fait ici allusion est reprise entre autres dans *The European Magazine and London Review*, t. 20, septembre 1791, p. 215.

<sup>74</sup> T. Paine (1792).

<sup>75</sup> J. Stevenson (1989), R. Duthille (2017).

Anglais à reconnaître dans la Révolution française les échos des principes de la Révolution anglaise, reprenant ainsi un thème introduit par Price dès 1790. Il appelle ensuite à l'union des deux nations :

*Où sont ces intérêts politiques assez puissants pour séparer deux nations qu'un égal amour de leurs droits naturels, les mêmes lumières, le même respect pour l'humanité, semblent disposer à s'entendre et à s'aimer ? Les Anglais, les Américains, les Français n'ont-ils pas aujourd'hui les mêmes idées, les mêmes sentiments ? Ne parlent-ils pas en quelque sorte la même langue, celle de la liberté ?*<sup>76</sup>

Préserver la paix avec la France est aussi l'objectif premier de Stanhope et de Shelburne à la Chambre des Lords à cette période, mais eux cherchent désormais aussi à éviter une révolution en Grande-Bretagne<sup>77</sup>.

L'influence des idées de Paine fait alors l'objet d'un débat public important : le 21 mai, le gouvernement publie une proclamation contre les écrits et les rassemblements séditieux qui vise directement la diffusion des thèses républicaines. Elle est débattue à la Chambre des Communes au cours des jours suivants. Cet événement fournit l'occasion de la lettre que Stanhope adresse le 29 mai à Condorcet : « *Vous aurez, sans doute, oui parler de la Proclamation du Roi d'Angleterre contre Mr Paine, et contre de certaines Personnes hors de l'Angleterre, qui, (dit la proclamation) ont des criminelles correspondances ici, contre la Constitution Angloise.* » (IDC 2290, document 9). Stanhope en profite pour préciser sa propre position. Tout en conservant à Condorcet son amitié, il refuse à présent fermement toute extension à l'Angleterre des principes républicains :

*La Majorité des Anglois voyent Votre Revolution en France avec plaisir, et vous avez des Amis bien désirés dans le Parlement d'Angleterre. Mais, il ne s'est pas trouvé un seul homme, Vendredi dernier dans Notre Chambre des Communes, qui n'ait disapprouvé de la maniere la plus marquée, le projet de Mr Paine contre la Constitution Angloise, et il en sera de même jeudi dans la Chambre haute.*

La lettre se conclut sur une injonction : « *Vous devriez, par conséquent, décourager, de toutes les manieres possibles, même par un décret de votre Assemblée Nationale, et déffendre tout françois de se meler des affaires de l'Angleterre, et de faire communiquer vos Resolutions à notre Gouvernement.* » Ce n'est pas la voie que suivra la Convention qui déclare, le 19 novembre 1792, que la nation française accordera « fraternité et secours à tous les peuples qui voudraient jouir de la liberté. » A l'été 1792, les appels à la fraternité et au cosmopolitisme proviennent des républicains. Le 24 août 1792, Marie-Joseph Chénier lance une pétition sur l'« admission d'étrangers aux droits de citoyens français » qui conduira l'Assemblée à accorder la nationalité française en octobre à Paine et Priestley – parmi d'autres. Barrère, le 19 octobre, présente le décret suivant :

*La Convention nationale invite tous les amis de la liberté et de l'égalité à lui présenter, en quelque langue que ce soit, les plans, les vues, les moyens qu'ils croiront propres à donner une bonne constitution à la France*<sup>78</sup>.

Ce n'est donc pas un hasard si, en novembre 1792, Keir, ami de longue date de Priestley envoie à la Convention nationale un plan de constitution. Ce plan a été perdu, mais subsiste une lettre qu'il écrit à Condorcet pour accompagner sa proposition (IDC 2309, document 15) – s'il s'adresse à lui, c'est sans doute suite au soutien que qu'il a apporté à Priestley quelques mois auparavant. Sans donner de détails sur son projet, il assure Condorcet de son adhésion aux principes républicains :

<sup>76</sup> Condorcet (1847, t. X, p. 290-91).

<sup>77</sup> R. Whatmore (2012, p. 257).

<sup>78</sup> Cité par S. Wahnich (1997, p. 182).



*In other respects, I shall continue to glory in testifying (as I have already done publicly on more than one occasion) my veneration for the grand principles of Your Revolution, and my ardent wishes for the successful completion of it, in the establishment of a Constitution, which, by adding a new lustre to civil Society, may fully manifest the Triumph of Reason and Philosophy.* (IDC 2309, document 15)

Les cercles diplomatiques sont beaucoup plus prudents. Les réseaux de Shelburne et de Stanhope sont directement mobilisés au moment de la mission de Talleyrand auprès du ministre des affaires étrangères de Pitt, Lord Grenville, à l'hiver 1792 qui a pour but d'obtenir des assurances de neutralité de la part de la Grande-Bretagne. Le duc de la Rochefoucauld confie ainsi une lettre pour Stanhope à Talleyrand<sup>79</sup>. À l'arrivée de la mission diplomatique française, Stanhope est en contact régulier avec Marc-Antoine Jullien (1775-1848), élève-diplomate alors âgé de 17 ans, qui s'est présenté à lui muni de lettres de recommandations de Condorcet<sup>80</sup>. Condorcet lui-même s'est prononcé pour la guerre révolutionnaire dans son *Adresse de l'assemblée nationale aux Français* du 16 février 1792, mais il est pour cela crucial d'obtenir des garanties sur la neutralité britannique.

Dès mai 1792, Marc-Antoine Jullien se fait le relais des inquiétudes des Whigs vis-à-vis des événements de France : « *Vous avez une si grande influence dans L'assemblée, Monsieur* » écrit-il à Condorcet, « *que je ne dois pas vous cacher que la revolution a beaucoup perdu dans L'opinion des etrangers. C'est la faute de L'assemblée qui n'a pas assez respectè la moralité et qui a souffert ces affreux Libelles ou on la peint elle même avec des couleurs horribles.* » (IDC 402, dans J.-F.-E. Robinet (1893, p. 347)). Une lettre de Stanhope à Condorcet confirme ce revirement. Il enjoint son ami de « *décourager de toutes les manières possibles, même par un décret de votre Assemblée Nationale et défendre tout François de se mêler des affaires de l'Angleterre et ensuite de faire communiquer vos Résolutions à notre Gouvernement.* » Il ne sera possible de défendre la paix entre les deux nations, explique-t-il, que si la France renonce à exporter les principes révolutionnaires en Angleterre : « *si vous ne les réprimez pas, vous courrez grande risque d'avoir la Nation Angloise en rage, prendre parti contre vous. C'est ce qu'il vous faut éviter.* » Il conclut pourtant en se présentant comme « *L'ami le plus chaud de votre Liberté que vous ayez, dans toute l'Angleterre* ». (IDC 2290, document 9).

Talleyrand obtient le 25 mai des assurances de la part de la Grande-Bretagne, que Marc-Antoine Jullien commente ainsi à Condorcet (IDC 399, dans J.-F.-E. Robinet (1893, p. 344-345)) : « *Mais les Anglois ne veulent de guerre avec personne parce que cela dérangeroit leur commerce et sans nous aimer beaucoup, sans connoître et sans juger beaucoup nos principes ils estiment notre cause ils font des vœux pour que nous la gagnions.* » Les limites du soutien britannique à la France sont évidentes, même parmi ceux qui se présentent comme ses amis les plus fermes. Jullien rapporte une entrevue entre Talleyrand et Shelburne :

*M Taleyrand et moi allames voir dans ce moment le lord Landson : le Lord étoit animé, il parla beaucoup et de tout avec le mouvement qui étoit dans son ame. M Taleyrand lui dit qu'un changement dans le ministere seroit une chose bien intéressante pour nous surtout si lui et Fox y étoient appelés. La reponse du lord Lansdon fut que si le Roi offroit le ministère à Fox avec la condition de ne rien accorder à la France au dela de la neutralité*

---

<sup>79</sup> *Le duc de La Rochefoucauld au comte de Stanhope*, 14 janvier 1792, dans G. Stanhope & G. P. Gooch (1914, p. 111- 112).

<sup>80</sup> G. Stanhope & G. P. Gooch (1914, p. 116), sur Jullien, voir Di Rienzo (1999, p. 37- 47). A Londres, le jeune homme rencontre également Priestley.

*Fox ne balancerait pas à accepter la condition. Il ne parloit que de Fox mais il me fut évident qu'il répondoit pour Fox et pour lui. Or si ceux qui sont nos amis sont dans de pareilles dispositions que peut on espérer des autres.*

Suite aux événements du 10 août qui voient la chute de la monarchie, Condorcet se montre soucieux de rassurer ses amis britanniques, et notamment Stanhope, à qui il fait passer un message via Jullien (IDC 994, dans J.-F.-E. Robinet (1893, p. 347-348)) : *Si vous voyez milord Stanhope, dites lui, je vous prie, de ne regarder l'événement du 10 août ni comme la suite d'un complot, ni comme un simple mouvement populaire. Sur les questions institutionnelles anglaises* Sur les questions institutionnelles anglaises, Condorcet ajoute un peu plus loin : *Il n'y a eu en Angleterre, comme dans notre constitution, aucun moyen de se tirer d'affaire, si le roi et la Chambre des communes s'obstinaient à marcher en sens contraire. Mais depuis 1688 jusqu'en 1742, le ministère ayant soigneusement évité que ce vice ne fût aperçu, et la constitution ayant pu prendre pendant ce temps une marche régulière, ce défaut, destructeur de la nôtre, a été insensible en Angleterre. Louis XIV n'était pas un Guillaume, voilà la cause de tout ce qui s'est passé.*

Essayant de préserver l'amitié qui les lie, il explique la chute du roi en référence à la Glorieuse révolution de 1689, en espérant que la comparaison soit parlante pour Stanhope : contrairement aux monarques anglais depuis Guillaume d'Orange, Louis XIV n'a pas accepté que l'Assemblée ait l'initiative en matière politique, ce qui a causé sa chute. Ces arguments constituent une version condensée et atténuée de ceux qu'il publie au même moment dans ses *Réflexions sur la Révolution de 1688 et sur celle du 10 août 1792*. En comparant la chute de Jacques II en 1688 et celle de Louis XIV à l'été 1792, Condorcet s'inscrit dans la lignée du *Discours* de Price. Mais loin d'appeler, comme le faisait Price, à l'extension des principes vrais de la monarchie constitutionnelle britannique à la France et à leur régénération en Angleterre, Condorcet donne au pamphlet une toute autre tonalité. Après un parallèle entre la duplicité de Jacques II et celle de Louis XIV qui légitime leur chute et un appel aux amis de la liberté dans tous les pays (« *la cause du peuple français est celle de la nation anglaise, comme de tous les peuples libres ou ayant conçu l'espoir de le devenir* »), Condorcet met en avant le caractère vraiment populaire du soulèvement d'août 1792 par rapport à celui de novembre 1688, initié par une poignée de parlementaires anglais et provoqué par l'ambition d'un souverain étranger, Guillaume d'Orange. À Stanhope, Condorcet livre une version atténuée de son argument. Il reconnaît à Guillaume et à ses successeurs la prudence de n'avoir pas remis en cause la légitimité du Parlement et minimise les implications constitutionnelles de la chute de la monarchie. Dans le pamphlet en revanche, les événements d'août 1792 viennent décrédibiliser le modèle politique de la monarchie constitutionnelle anglaise et confirmer la supériorité du « principe unique de *décision* » mis en œuvre dans plusieurs États d'Amérique et à la Convention nationale.

Malgré un éloignement politique de plus en plus marqué, Stanhope et Condorcet préfèrent mettre en avant leur amitié indéfectible dans ces temps troublés. La lettre de Jullien du 28 août 1792 indique qu'à travers lui le dialogue entre les deux amis se poursuit :

*Monsieur, je ne reçois pas de lettres de milord Stanhope qu'il ne me demande de vos nouvelles, qui lui sont bien chères, et ne me charge de vous offrir ses plus empressés compliments[...] Je suis heureux de me trouver, en quelque sorte, intermédiaire entre deux célèbres patriotes de deux nations différentes, et je tâcherai que les leçons qu'il m'est si facile de puiser dans leurs discours ne soient pas perdues pour moi.* (IDC 86, dans J.-F.-E. Robinet (1893, p. 349-350))

Les événements en décideront autrement. La mort du duc de La Rochefoucauld, correspondant de Price, Priestley et de Stanhope, le 2 septembre vient rompre l'un des liens personnels qui subsistaient entre les aristocrates Anglais amis de la Révolution et la France. Talleyrand fait ce constat à l'un de ses correspondants le 23 septembre : « *Je ne dois pourtant pas vous laisser ignorer que si la Révolution de France a toujours de zélés partisans en Angleterre, les crimes des premiers jours de ce mois et surtout l'assassinat de M. de La Rochefoucauld, qui jouissait ici de la plus haute réputation de vertu et de patriotisme, nous en ont fait perdre plusieurs que je regrette extrêmement.* »<sup>81</sup> Talleyrand pense-t-il à Stanhope et à Shelburne ? L'émigration d'une partie de la noblesse constitutionnaliste française vient en effet changer les équilibres dans les sociétés qu'ils fréquentent. Pourtant, ils restent tous deux des ardents défenseurs de la paix entre l'Angleterre et la France et continuent pendant presque dix ans à faire campagne à la Chambre des Lords sur ce thème. Si aucune lettre postérieure ne nous est parvenue, on trouve dans le testament de Condorcet, en 1794, un dernier hommage à leur amitié : « [j]e voudrais », écrit-il en parlant de sa fille Eliza, « qu'elle apprit à lire et à parler l'anglais [...], en cas de nécessité, elle trouverait de l'appui en Angleterre chez milord Stanhope et mylord Daer, il écrit sa fille Eliza, parmi d'autres amis, à Stanhope et Daer » (dont il ignore la mort), tous deux aristocrates mais aussi scientifiques et surtout garants qu'elle qu'ils pourront lui transmettre « l'amour de la liberté, de l'égalité, dans les mœurs et les vertus républicaines. »<sup>82</sup>

Pour fragmentaire qu'elle soit, la correspondance de Condorcet avec Price, Priestley, Stanhope et Keir qui nous est parvenue offre un éclairage personnel et inédit sur la façon dont des relations forgées au moment de l'indépendance américaine, nourries par les échanges d'idées et de livres, évoluent au gré des bouleversements politiques en France et en Grande-Bretagne de 1776 à 1792. Sur le plan méthodologique, parce que les échanges nous sont rarement parvenus dans leur intégralité, mais aussi parce qu'ils impliquent plusieurs autres locuteurs, c'est en se tournant vers d'autres corpus de correspondance, comme ceux de Jefferson, Shelburne ou Turgot, par exemple, qu'on a tenté de reconstruire ici l'un des milieux épistolaires de Condorcet. Celui qui englobe ses échanges avec quatre membres de la Royal Society est plus étendu que l'espace physique des salons, il en constitue en un certain sens une projection et une extension.

Ce corpus illustre également à quel point il est difficile de séparer correspondance « scientifique » et correspondance « politique » dans le cas de Condorcet et de ses interlocuteurs anglais car c'est bien l'alliance de ces deux qualités qui constitue le ciment de leurs relations. On voit comment la légitimité gagnée par Price, Priestley et Keir pour leurs travaux scientifiques sert à affirmer leur proximité intellectuelle d'abord, puis politique sous la Révolution, avec Condorcet. Dans le cas de Stanhope, ses découvertes d'inventeur et de théoricien en font l'incarnation d'un idéal d'aristocrate éclairé, une posture que Condorcet peut également vouloir adopter lui-même.

Enfin, la Révolution française et le rôle important qu'y joue Condorcet ont bien sûr un impact sur le contenu des lettres qui lui parviennent d'Angleterre. Les événements ne sont pas sans effets sur la forme même de la correspondance. Aux contraintes physiques qui affectent le transport des lettres, des manuscrits et des imprimés entre les deux rives de la Manche s'ajoutent celles dictées par la

---

<sup>81</sup> *Talleyrand à Lebrun-Tondu*, 23 septembre 1792, dans Di Rienzo (1999, p. 42, note).

<sup>82</sup> Condorcet (1847, t. I, p. 624-625).

politique : une lettre est toujours une preuve matérielle qui peut être montrée ou au contraire dissimulée. Ainsi, les lettres ostensibles entre Priestley et Condorcet, ou bien la correspondance entre Condorcet et Stanhope enchâssée dans les lettres à Jullien, tout en s'inscrivant dans des modalités antérieures de la communication épistolaire des Lumières, illustrent particulièrement bien les différents usages de la lettre et montrent comment ses formes mêmes évoluent en fonction des conditions matérielles de la circulation.

## RÉFÉRENCES

### *Manuscrits*

### *Documents reproduits*

### *Correspondances éditées*

Crogiez-Labarthe, Michèle (2016) *Correspondance de la duchesse d'Enville*, Montreuil : Editions de l'œil.

Duthille, Rémy (2011) « Thirteen Uncollected Letters of Richard Price », *Enlightenment and Dissent*, n°27, p. 83- 142.

Medlin, Dorothy, David, Jean-Claude et Leclerc, Paul (1991) (éd.) *Lettres d'André Morellet, tome I (1759-1785)*, Oxford : Voltaire Foundation.

— (1994) (éd.) *Lettres d'André Morellet, tome II (1786-1805)*, Oxford : Voltaire Foundation.

Merolle, Vincenzo et Fagg, Jane B. (1995) (éd.) *The Correspondence of Adam Ferguson: 1745–1780*, Londres : Pickering & Chatto, 2 t.

Peach, William Bernard. et Thomas, David Oswald (1983) (éd.) *The correspondence of Richard Price, vol. 1, July 1748-March 1778*, , Durham, N. C : Duke University Press.

Thomas, David Oswald (1991) (éd.) *The Correspondence of Richard Price, vol. 2, March 1778-February 1786* Durham, NC, & Cardiff : Duke University Press & University of Wales Press.

(1994) (éd.) *The Correspondence of Richard Price vol. 3, February 1786-February 1791* Durham, NC, & Cardiff : Duke University Press & University of Wales Press

### *Imprimés*

*An Authentic Account of the Riots in Birmingham, on the 14th, 15th, 16th, and 17th days of July, 1791; also, the Judge's charge, the pleadings of the counsel, and the substance of the evidence given on the trials of the rioters, and an impartial collection of letters, &c., written [...] in consequence of the tumults* (1791) Birmingham : J. Belcher.

*Dr. Priestley's letter to the inhabitants of Birmingham: Mr. Keir's Vindication of the Revolution Dinner: and Mr. Russell's Account of Proceedings Relating to it, with the Toasts, &c.* (1791, Londres : J. Johnson.

Emmanuelle de Champs. *Preprint*.

Albertone, Manuela. (2014a) : « Condorcet et ses correspondants américains : de grands interlocuteurs et de petites découvertes », dans Rieucou, Nicolas (2014) (dir.), p. 83- 110.

— (2014b), *National Identity and the Agrarian Republic. The transatlantic commerce of ideas between America and France (1750-1830)*, Londres : Ashgate.

Aston, Nigel et Campbell-Orr, Clarissa (2011) (dir.), *An Enlightenment Statesman in Whig Britain. Lord Shelburne in Context, 1837-1805*, Woodbridge : Boydell & Brewer.

Borlandi, Massimo, Boudon, Raymon, Cherkaoui, Mohamed et Valade, Bertrand (2005) (dir.) *Dictionnaire de la pensée sociologique 2005*, Paris : Presses Universitaires de France.

Candaux, Jean-Daniel (2008) « Typologie et chronologie des réseaux de correspondance de Georges-Louis Le Sage 1744-1803 », *Dix-Huitième Siècle*, t. 40, n°1, p. 105- 113.

de Champs, Emmanuelle (2017) : « La diplomatie informelle de Lord Lansdowne en France, 1789-1792 » dans Pernot & Vial (2017) (dir.), p. 110- 126.

Condorcet, Marie Jean Antoine Nicolas (1787) *The Life of M. Turgot, comptroller general of the finances of France in the years 1774, 1775 and 1775, written by the Marquis de Condorcet, of the French Academy of Sciences : and translated from the French*, Londres : J. Johnson.

— (1994) *Arithmétique politique. Textes rares ou inédits (1767-1789)*, éd. Bernard Bru, Pierre Crépel, Paris : INED.

— (1847-1849) *Œuvres de Condorcet*, éd. [Eliza O'Connor], François Arago, Arthur O'Connor (dir.) Paris : Firmin Didot, 12 t.

— (2004) *Tableau historique des progrès de l'esprit humain. Projets, Esquisse, Fragments et Notes (1772-1793)*, éd. Groupe Condorcet, Paris : INED.

Crépel, Pierre et Rieucou, Nicolas (2005) « Condorcet's Social Mathematic, A Few Tables » *Social Choice and Welfare*, t. 25, n° 2-3, p. 243-285.

Derry, John (1989) « The Opposition Whigs and the French Revolution, 1789-1815 » dans Dickinson, Harry Thomas (1989), p. 39- 59.

Dickinson, Harry Thomas (1989) (dir.) *Britain and the French Revolution, 1789-1815*, New York: St Martin's Press, p. 39- 59.

Diderot, Denis et D'Alembert, Jean Le Rond (1751-1772) *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* Paris, puis Neuchatel.

Di Rienzo, Eugenio (1999) *Marc-Antoine Jullien de Paris (1775-1848). Una biografia politica*, Naples : Guida.

Ditchfield, Grayson M. (2008) « Stanhope, Charles, third Earl Stanhope (1753–1816), politician and inventor », *Oxford Dictionary of National Biography*.

Dorigny, Marcel et Hincker, François (1996) : « Le ralliement aux assignats. Étapes et modalités (1791-1792) », *Dix-Huitième Siècle*, t. 28, n°1, p. 315- 324.

Emmanuelle de Champs. *Preprint*.

Groenvelt [Dumont Etienne, Romilly Samuel et Scarlett James] (1792) *Letters containing an account of the late revolution in France, and observations on the Constitution, laws, manners, and institutions of the English; written during the author's residence as Paris, Versailles and London, in the years 1789 and 1790*, Londres.

Duthille, Rémy (2017) : *Le discours radical en Grande-Bretagne*, Oxford : Voltaire Foundation.

Dziembowski, Edmond (2006) *Les Pitt. L'Angleterre face à la France, 1708-1806*, Paris : Perrin.

Goodwin, Albert (1979) *The Friends of Liberty: the English Democratic Movement in the Age of the French Revolution*, Londres : Hutchinson.

Hamilton, Andrew J. (2008) *Trade and Empire in the Eighteenth-Century Atlantic World*, Newcastle : Cambridge Scholars Publishing.

Hardesty Doig, Kathleen et Medlin, Dorothy (2007), *British-French Exchanges in the Eighteenth Century*, Newcastle : Cambridge Scholars Publishing.

Harris, Bob (2015) : *A Tale of Three Cities. The life and times of Lord Daer, 1763-1794*, Édimbourg : Birlinn.

Hoppit, Julian (1996) « Political arithmetic in eighteenth-century England », *Economic History Review*, t. XLIX, n°3, p. 516- 540.

Innes, Joanna (2009) « Power and Happiness : Empirical Social Enquiry in Britain, from 'political arithmetic' to 'Moral Statistcs' », dans *Inferior politics. Social problems and social policies in eighteenth-century Britain*, Oxford : Oxford University Press, p. 109- 175.

Jones, J. (2006) « Hall, Sir James, of Dunglass, fourth baronet (1761–1832), chemist and geologist » *Oxford Dictionary of National Biography*.

Klein, Lawrence E. (2012) : « Sociability, politeness and aristocratic self-formation in the life and career of the second Earl of Shelburne », *Historical Journal*, t. 55, n°3, p. 653- 677.

Medlin, Dorothy et Shy, Arlene (2007) : « Enlightened exchange : the correspondence of André Morellet and Lord Shelburne », dans Hardesty Doig & Medlin (2007) (dir.), p. 34- 82.

Morilhat, Claude (1988) *La prise de conscience du capitalisme. Economie et philosophie chez Turgot*, Paris : Méridiens Klincksieck.

Norris, John (1963) : *Shelburne and Reform*, Londres : Macmillan.

O'Gorman, Frank (2011) : « Shelburne: A Chathamite », dans Aston & Campbell-Orr (2011), p. 117- 139.

Page, Anthony (2011) « 'A Species of Slavery': Richard Price's Rational Dissent and Antislavery », *Slavery & Abolition*, t. 32, n°1, p. 53- 73.

Emmanuelle de Champs. *Preprint*.

Paine, Thomas (1792) *Rights of Man. Part II*, Londres : H. D. Symonds.

Pernot, François et Vial, Eric (2017) (dir.) « Services », *Renseignement*, « Grandes Oreilles » de l'Antiquité au XXI<sup>e</sup> siècle : légendes et réalités, Montreuil : Editions de l'œil.

Price, Richard (1776a) *Observations on the Nature of Civil Liberty, the Principles of Government, and the Justice and Policy of the War with America*, Londres : Edward et Charles Dilly et Thomas Cadell.

— (1776b) : *Observations sur la nature de la liberté civile, sur les principes du gouvernement, sur la justice et la politique de la guerre avec l'Amérique*, Rotterdam : Hofhout & Wolfsbergen.

— (1780) *An Essay on the population of England from the Revolution to the present time*, Londres : Thomas Cadell.

Priestley, Joseph (1791) *An appeal to the public, on the subject of the riots in Birmingham: To which are added, Strictures on a pamphlet, intituled "Thoughts on the late riot at Birmingham."* Birmingham : J. Thompson.

— (1831) : *The Theological and Miscellaneous works of Joseph Priestley. vol I. Part I, Memoirs and Correspondence, 1733-1787* Rutt, John Towill (dir.), Londres : G. Smallfield.

Reitan, Earl A. (2007) *Politics, Finance, and the People : Economical Reform in England in the Age of the American Revolution, 1770-92*, Basingstoke : Palgrave Macmillan.

Rieucan, Nicolas (2005) « Mathématique sociale », dans Borlandi, Massimo, Boudon, Raymon, Cherkaoui, Mohamed et Valade, Bertrand (2005) (dir.), p. 116- 118.

Rieucan, Nicolas, Chassagne, Annie, Gilain, Christian et Bustarret, Claire (2014) (dir.) *La Correspondance de Condorcet. Documents inédits, nouveaux éclairages. Engagements politiques, 1775-1792*, Ferney-Voltaire : Centre international d'études du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Robinet, [Jean-François-Eugène] [1893], *Condorcet. Sa vie, son œuvre*, Paris : librairies-imprimeries réunies/

Schofield, Robert E. (1966) *A scientific autobiography of Joseph Priestley (1733-1804). Selected scientific correspondence edited with commentary*, Cambridge, Mass : The M.I.T. Press.

— (2004) *The Enlightened Joseph Priestley. A Study of his Life and Work from 1773 to 1804*, University Park, Pennsylvania : The Pennsylvania State University Press.

— (2013) « Priestley, Joseph (1733–1804), theologian and natural philosopher » *Oxford Dictionary of National Biography*.

Smith, B.M.D. (2013) « Keir, James (1735–1820), chemist and industrialist » *Oxford Dictionary of National Biography*.

Stanhope, Charles (1790) *A Letter from Earl Stanhope, to the Right Honourable Edmund Burke : Containing a Short Answer to His Late Speech on the French Revolution*, Londres : George Stafford.

— (1791) : *Apologie de la Révolution française, et des travaux de l'Assemblée Nationale, ou Lettre au très-honorable Edmund Burke [...] par le Comte Stanhope,[...]*

Emmanuelle de Champs. *Preprint*.

*traduite de l'Anglais sur la troisième édition et précédée d'un essai sur l'esprit patriotique des Anglais*, Paris.

Stanhope, Ghita et Gooch, G. P. (1914) *The life of Charles, third Earl Stanhope*, Londres et New York : Longmans, Green and co.

Stevenson, John (1989) « Popular radicalism and popular protest », dans Dickinson (1989) (dir.), p. 61- 81.

Thomas, David Oswald (2005) « Price, Richard (1723–1791), philosopher, demographer, and political radical » *Oxford Dictionary of National Biography*.

Vaugelade, Daniel (2001) *Le salon physiocratique des La Rochefoucauld, animé par Louise Elisabeth de La Rochefoucauld, duchesse d'Enville (1716-1797)*, Paris : Publibook.

Wahnich, Sophie (1997) *L'impossible citoyen. L'étranger dans le discours de la Révolution française*, Paris : Albin Michel.

Whatmore, Richard (2012) *Against War and Empire: Geneva, Britain, and France in the Eighteenth Century*, New Haven, Connecticut : Yale University Press.

— (2017) « Saving Republics by Moving Republicans : Britain, Ireland and 'New Geneva' During the Age of Revolutions », *History*, t. 102, n°351, p. 386- 413.

— (2019) *Terrorists, Anarchists, and Republicans. The Genevans and the Irish in Time of Revolution*, Princeton : Princeton University Press.

### **Références électroniques (consultables au 20 juillet 2020)**

*Oxford Dictionary of National Biography*

*Electronic Enlightenment*

ENCCRE : Édition Numérique, Collaborative et CRitique de l'*Encyclopédie*